

Conférence, qu'à proprement parler il n'existe aucun "individu" soviétique: ils répètent tous exactement la même chose (et, bien sûr, cela vaut également pour les Ukrainiens et les Biélorusses). Tous débitent les mêmes déclarations incolores et inodores, chaque virgule étant approuvée par Moscou, toute parcelle d'individualité de l'orateur-récitant ayant été préalablement extirpée. Ils se sont taillés une réputation d'intransigeance blindée, refusant le moindre compromis. D'autre part, ils exercent un chantage constant sur les autres gouvernements en se posant comme les défenseurs absolu des peuples contre les forces réactionnaires. Ils le font avec une telle efficacité qu'il serait très facile pour eux d'exhiber, à la fin de cette conférence, des états de service très flatteurs qui les présenteraient comme les champions de la cause des opprimés partout à travers le monde. L'hypocrisie de ces tactiques ne trompent pas ceux qui les côtoient au cours de ces travaux, mais elle a des chances de porter fruit auprès du public en général, pour qui du reste elles sont destinées. Ils ont un flair politique exceptionnel, et soupèsent chaque question, non pas selon ses qualités propres, mais seulement du point de vue (et entièrement du point de vue) de sa portée politique. Ces procédés sèment le désarroi chez les Latino-Américains à tendance légaliste, et auprès des internationalistes libertaires et les croisés de tout acabit qui ne peuvent que constater que la politique du plus fort envahit tous les aspects de la nouvelle organisation, le social, l'humanitaire et même ce qui ne devrait être que du ressort de l'administration.

C'est à Wellington Koo qu'incombe la responsabilité de défendre l'esprit des accords de Dumbarton Oaks, tâche plutôt ingrate, puisqu'il n'était pas présent à cette réunion. (Rappelons qu'à la conférence de Dumbarton Oaks, tenue en août 1944, les quatre Grandes Puissances, soit la Grande-Bretagne, les États-Unis, la Chine et l'URSS, se sont entendues sur le texte d'un accord préliminaire statuant la création de l'ONU.) J'étais assis en face de lui et j'avoue avoir été fasciné par son visage: il me fait penser à un lézard avec ses yeux perçants, le nez collé à ses papiers. Lorsqu'il parle, il fait montre d'une remarquable collection de tics nerveux: clignotements furtifs des yeux, éternuements spasmodiques, croisement et recroisement de ses mains joliment manucurés; il tire sans cesse sur les rebords de son manteau et du même geste, enlève et remet ses vieilles lunettes. Cette pantomime compulsive ne trahit pas une quelconque nervosité de sa part, puisqu'il est un diplomate très expérimenté, vif, habile et de nature conciliante. Mais il ne possède pas — pas plus que les autres représentants des Grandes Puissances — cette autorité morale, ni même l'éloquence et la vigueur nécessaires pour stimuler et relever les travaux de cette Conférence: pour cela, il faudrait un Roosevelt, un Churchill ou même un Smuts. Les Chinois forment une bien gentille délégation, polie et plein d'humeur, mais s'agit-il vraiment d'une "Grande" Puissance?

Les Français sont l'une des déceptions de cette Conférence. Les représentants des Grandes Puissances, bien qu'étant quantité négligeable pris un à un, imposent quand même le respect puisqu'ils représentent la puissance de leur pays. Les Français, eux, doivent s'en remettre à une longue tradition de professionnalisme, qui puise sa force dans le maniement à la fois précis et